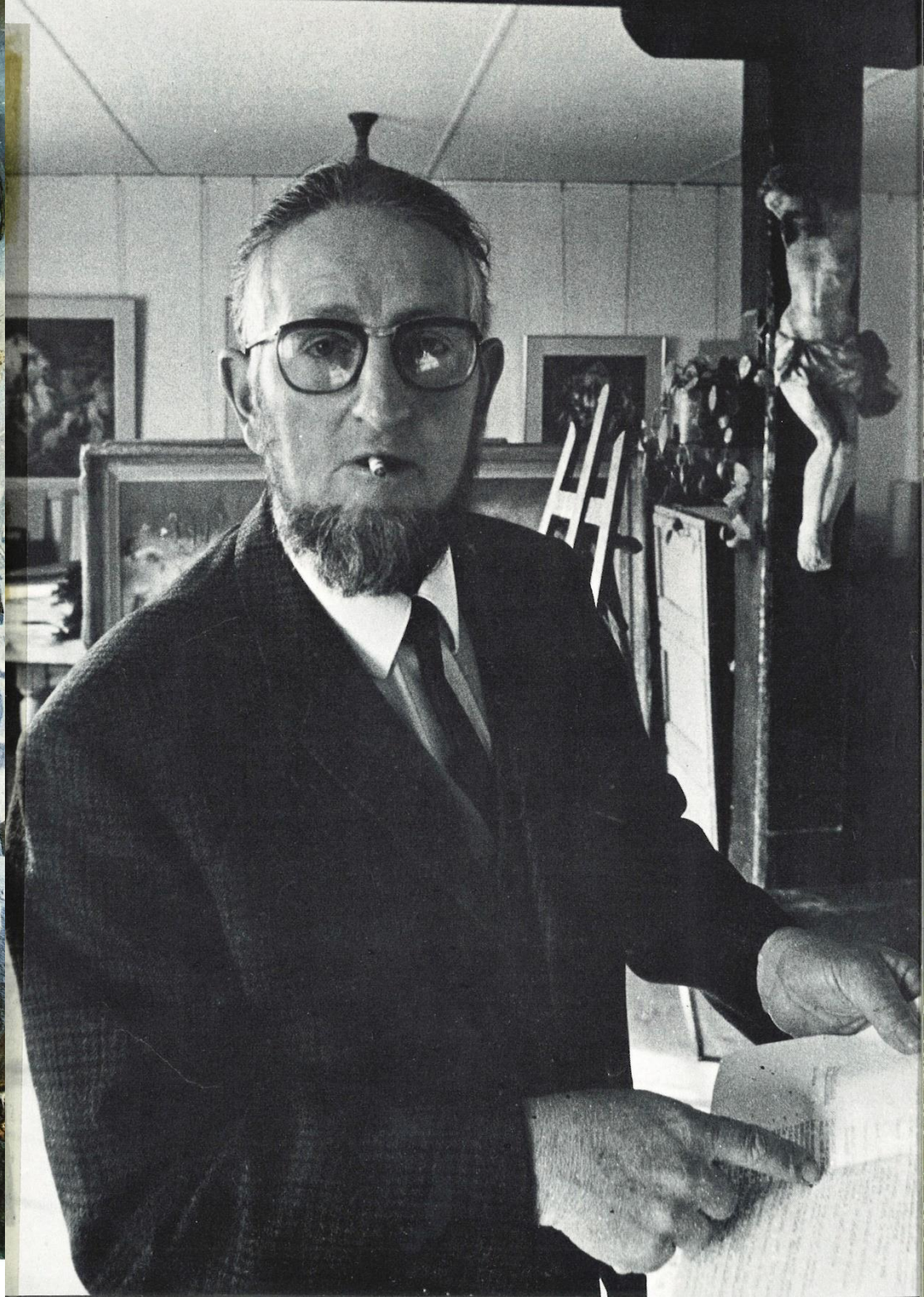


# TREIZE ETOILES

REFLETS DU VALAIS  
21<sup>e</sup> année N° 12  
Décembre 1971 Fr. s. 2.50



C. Menge Bellwald. 164x115 (détail) peinture à l'huile + collage



# A bâtons rompus avec

## Charly Menge

Le visage d'un bélier dessiné au crayon blanc sur papier gris, des mains aux doigts bien tournés, l'œil allumé par le souvenir d'innombrables couchers de soleil, Charly Menge évolue dans cette société singulière où la plupart des peintres ont quatre-vingts ans d'ennui...

— Actuellement, plus il y a de vide, plus ça a de valeur ! Or, le vide est inexpressif. Moi, je préfère ce qui est plein. Attention au figuier maudit !... Le vide, ça donne le vertige et la seule solution lorsqu'on a le vertige, c'est de se jeter dans le vide... (Il ponctue sa phrase d'un moulinet des deux bras.) Une tache sur un tableau, bon ! Mais, comment voulez-vous toucher le cœur des gens avec ça ? Aujourd'hui, tout est permis. Vous prenez une boîte de sardine, un pot de chambre, un moteur d'auto, vous les pliez à coups de masse, c'est du chef-d'œuvre. Il n'y

a plus de grandeur, plus de noblesse, plus d'idéal. C'est le pied du mur... Oui, j'ai mûri, j'ai commencé à oser. J'ai fait des tableaux avec des collages, pour exprimer une plus grande réalité. Mais je continue à suivre ma voie, simplement, bien conscient qu'un message pictural doit toujours être à mi-chemin entre soi-même et le spectateur. Si je n'avais pas fait ce métier ? Oh, je serais devenu météorologue. On vit avec le temps, les saisons. La pluie, le vent, les éclairs, la marche des nuages... Si je devais peindre avec une seule couleur ? Ah, ça... difficile de vous répondre. Je crois pourtant que je prendrais le rouge. C'est une couleur qu'il est possible de dégrader en une infinité de gammes. Elle revient souvent chez moi. C'est le symbole du feu, de la vie, de la chaleur, elle s'oppose au froid.

— Pas sympathique, le froid ?

— J'aime peindre l'hiver, le froid, mais par opposition. Pour mieux exprimer l'ambiance de la maison, la chaleur de l'âtre...

Nous sommes à Montorge dans une sorte de chalet de craie. Partout des toiles entassées contre les murs d'une pièce immense. On est bien loin ici des froides prouesses de l'art abstrait. Menge s'est efforcé de renouer avec la fraîcheur de l'instinct à l'état pur.

De l'amour sincère de la terre qui l'a vu naître, il tire une fantastique imagerie lyrique, sorte de théâtre populaire nourri aux scènes rustiques de la vie valaisanne. Pour son pays, Menge est en train de faire par le pinceau ce que d'autres ont fait par la plume.

Ses personnages ne sont pas fabriqués ; ils sont vrais. Chez lui, aucune rigidité. Tout est vie et mouvement.

Sa peinture sent bon le pays et elle s'exprime sans arrière-pensée.

Il faut la boire en silence, à petits traits, comme on déguste un verre d'arvine ou de muscat dans la cave du paysan...

« Les vendanges à Savièse », « La fête au village », « L'âge d'or », partout la joie coule en flots lumineux.

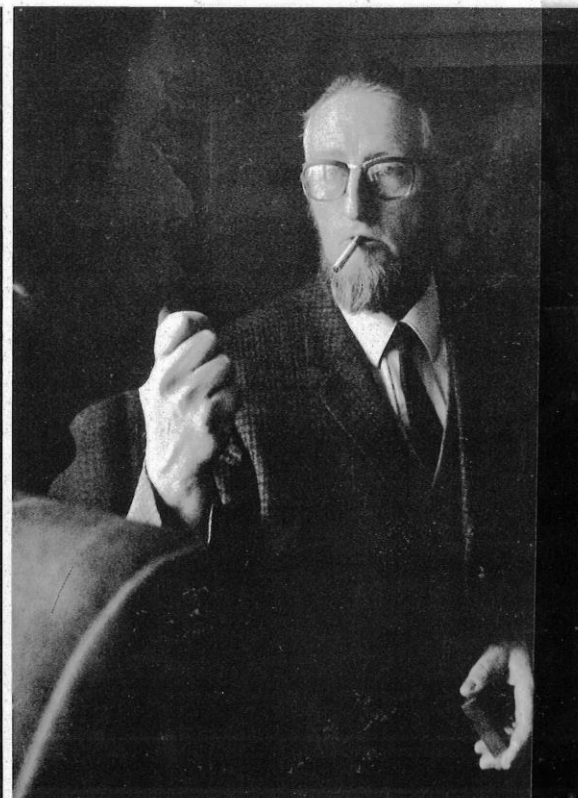
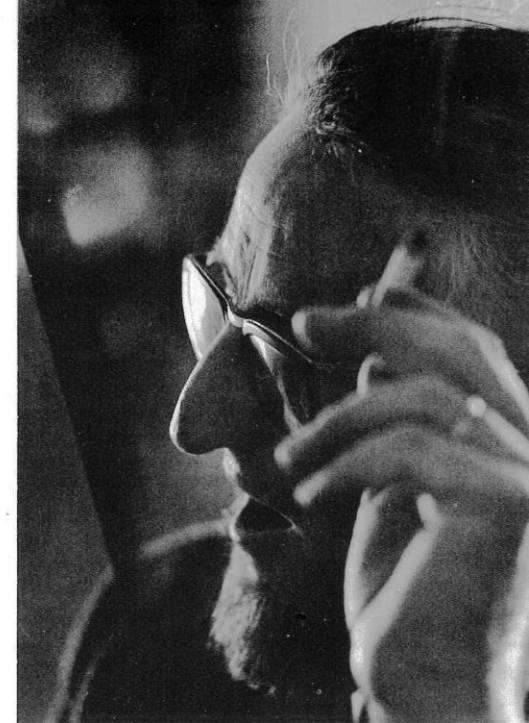
Observateur perspicace de la vie quotidienne, l'artiste a su saisir les attitudes, figer les silhouettes dans la phase ultime de l'action. Paysannes avec leurs belles tailles d'épi mûr, vigneron à la pioche levée, dont les bretelles tendues semblent des harnais, vieilles femmes aux jambes de petits ânes qui plient sous les charges de foin, échine courbée des planteurs de barbaues.

Ailleurs, sa peinture est plus caressante ; elle nous montre des nymphes aux légèretés de lumière, des princesses nonchalantes marchant sur de la mousse, des rennes et des châteaux merveilleux.

On peut se promener longtemps dans les tableaux de Menge, sans jamais s'ennuyer. Ici, une belle fille plantureuse et nue dont la chevelure animale vient mourir sur les flancs d'un bouc, un trio de Sédunoises rieuses aux seins gonflés de talent, une sylphide bondissant vers la lune. Sa sensualité est élégante, franche, jamais choquante.

Plus loin, c'est la féerie colorée aux herbes narcotiques : sorcières au balai, gnomes distillant des philtres, gibets expiatoires sous un ciel menaçant, spectres à la faucille, corbeaux émaciés qui reviennent dans chaque scène comme autant d'obsessions, dragons cracheurs de flammes et dispensateurs des passions humaines. Le diable a élu ici une de ses principautés.

Et puis, n'oublions pas chez Menge cette disposition naturelle à la satire qu'il sait si bien décocher en trois coups de pinceau malicieux. Dans « Le banquet de la Planta », sa peinture quitte alors la douceur pour la violence et la caricature brutale de la société de profit. Dans le tintamarre déchaîné de la ripaille, ce sont les quartiers de viande qui rôtissent, les mangeuses à bel appétit, les ivrognes titubants, les grosses femmes vautrées sur les genoux des hommes, les diables grimaçants cachés dans les tonneaux ; bourgeois empiffrés et hommes politiques qui boivent gaillardement tandis



qu'on leur lèche les pieds sous la table et qu'on remplit leurs poches. Le vin et la joie débridée coulent à flots. Tout le tableau gronde de jurons, de cancanes, de menaces, de truculence.

Que l'artiste ici est proche de Rabelais ! Mais laissons-le parler...

— Le peintre doit exprimer l'universel, le drame humain. C'est comme cela qu'il touche. L'artiste avec ses problèmes personnels et leur projection métaphysique ne nous intéresse pas.

— Si vous deviez peindre ce Valais moderne en pleine explosion, comment le verriez-vous ?

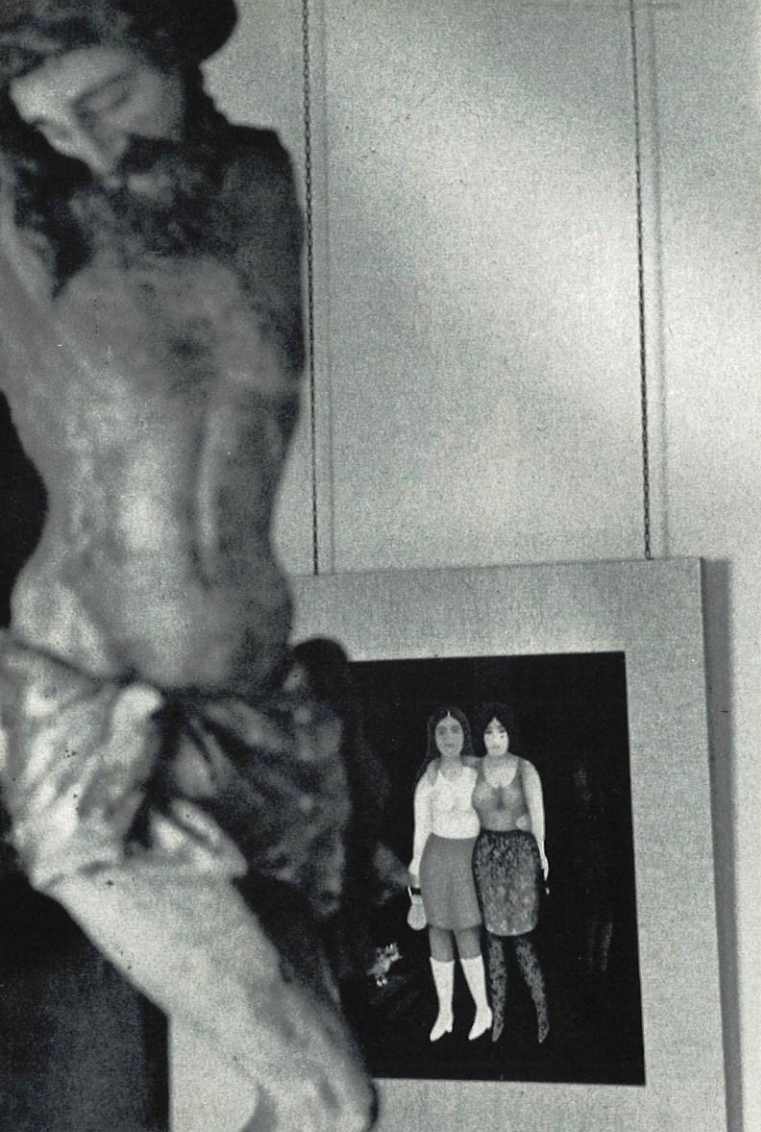
— Hum !... Une grande toile blanche. Ou noire... le vide.

— Et encore ?

— Rien.... On confond la mode et l'évolution. C'est grave. Rappelez-vous que la mode est la pire ennemie de l'art. Garder un équilibre, ne pas oublier ses racines. J'essaie de suivre ma voie ; les autres font ce qu'ils veulent.

— Pensez-vous que l'art soit aujourd'hui sur une pente glissante ?

— Ça n'est plus une pente, c'est un gouffre. On ne sait plus quoi inventer ; quel désert ! La seule source immuable, c'est la nature, on y reviendra, vous verrez. On a voulu renier la nature pour faire de la géométrie et de la métaphysique. Et puis après ? Vous avez des gars qui prennent un pistolet de carrossier et ils vous gicent une toile avec des tons ; on prétend que c'est de l'art. Ça n'est en tous cas plus de la peinture, c'est de



la décadence et du non-sens. L'extrême, voyez-vous, tombe toujours dans le banal.

— On vous a reproché de peindre le Valais d'autrefois...

— Aujourd'hui, ce qu'on veut diminuer avec un petit rire moqueur, on le taxe de folklore. Ah, il a bon dos le folklore ! Vous ne croyez pas qu'il existe aussi, notre folklore industriel, avec ses parkings, ses néons, ses tours-hôtels, ses bureaux d'affaires où l'on vend le pays morceau après morceau ? On a de plus en plus chez nous des goûts de pays sous-développés et de maquignons. On achète la peinture comme les timbres-poste. Pour placer. On se fiche du contenu, fini le plaisir artistique, pourvu que la toile soit cotée. On confond grandeur et grotesque. Regardez l'église d'Héremence, par exemple. On oublie que l'architecture, c'est justement l'art d'adapter la construction à son milieu. Qu'on aille faire ça à Brasilia... Tenez ! j'ai une vision : celle d'un immense four crématoire d'où s'échappe la fumée jaune des cadavres...

Son rire part en cascade et roule jusqu'à l'univers de Donald, le basset, qui entre précipitamment dans la pièce.

Une obscurité menaçante descend du ciel, un couple marche vers la lune. Un spectre est dans leurs pas et l'idylle n'est pas loin de l'épouvante.

L'artiste s'est remis à peindre, une toile truffée de faits, où la vie bat très fort, teinte et éblouit. Derrière la forte personnalité de Menge, il y a l'enchantement du rêve et la gravité de l'observation, une poursuite incessante de ce Valais à l'agonie qu'il a fixé pour les générations futures.

Edouard Guigoz.

